

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

PERIÓDICO DE LITTERATURA
COMPARADA.GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

COMPARATIVE LITERARY JOURNAL.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITTERATUR.TIJDSCHRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.TIMARIT FYRIR BÓKMENTA
SAMANBURDH.

C'est un idéal pauvre, un idéal peu élevé, de n'écrire que pour une seule nation; quant à l'esprit philosophique, il lui repugne de respecter de parcelles bornes. Il ne saurait faire halte près d'un fragment — et la nation, même la plus importante, est-elle plus qu'un fragment? . . . SCHILLER.

Szerkesztik és kiadják: DR. BRASSAI SÁMUEL és DR. MELTZL JÚGÓ.

IRÓTÁRSÁK. (COLLABORATEURS.) Dr. Amiel Fréd. egyet. tanár Genfben. — Anderson Rasmus, a Wisconsin-University tanára Madisonban (Amerika E.A.). — Dr. Avenarius R. egyet. tanár Zürichben. — Haynes James, a British Museum könyvtár hivatalnok Londonban. — De Beer Taco H. a „Noord en Zuid” szerkesztője Amsterdamban. — De Benjumea Diaz, a Lissaboni „Academia Real das Sciencias” tagja Londonban. — Dr. Betteloni V., magántudós Veronában. — Dr. Giuseppe Biadego magántudós Veronában. — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Gróf Cipolla magántudós Veronában. — Cannizzaro T. magántudós Messinában. — Carrion Antonio Luiz a „Revista de Andalucia” kiadó-szerkesztője Malagában. — D. Cassone Giuseppe magántudós Notóban (Sicília). — Chattopádhya Nisi Kanta Lipszeben. (Calcutta). — Dr. Dahlmann R. a „Zeitschr. d. Vereins f. niederdeutsche Sprachforschung” szerkesztője Lipszeben. — Dr. Dederich gym. tanár Berlinben. — Dr. Espino Ronaldo Alvarez, a „Real Academia Gaditana” főtájkára, Cádizban. — Dr. Fracarroli G. magántudós Veronában. — Dr. Gierme A. szerkesztő Naumburgban. — Hart H. a „Deutsche Monatsblätter” főszerkesztője Bremenben. — Hart J. szerkesztő Berlinben. — Dr. Hóman Ottó egyetemi tanár Kolozsvárt. — Imre Sándor, egyetemi tanár ugyanott. — Jochumsson Mátyás, a „Théâtre d'opéra” kiadó-szerkesztője Reykjavikban (Ízland). — Kürschner J. a „Litterar. Verkehr” és a „Deutsche Bühnengenossenschaft” szerkesztője Berlinben. — Katscher L. magántudós Londonban. — Lindt Th. magántudós Borsában (Finland.). — Koltzoff-Massalsky Helén hercegnő, sz. Ghika hercegnő (Dora d'Istria) Párisi „Pöldräji társ.” tiszteltb. tagja stb. Firenzében. — Don Larrivera N. magántud. Granadában. — Don P. de Maza, magántudós Cádizban. — Don Ramon Leon Malinea, a „Crónica de los Cervantistas” főszerkesztője Cádizban. — Marziale Th. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Mayet P. a cs. jap. Bioin Toko egyet. tanára Tokióban (Yédo). — Milelli Domenico tanár Avolaban (Sicília). — Dr. Minckwitz J. egyet. tanár Lipszeben. — Dr. Nerlich P. gym. tanár Berlinben. — Dr. Öman V. az „Allehanda för folket” szerkesztője Örebro-ban (Svédországban). — Patuzzi G. L. tanár Veronában. — Podhorsky L. a magy. Akadémia lev. tagja Párisban. — Rapisardi M. egyet. tanár Cataniában. — Dr. Scherr Johannes, megegyetemi tanár Zürichben. — Schmitz F. J. k. tanár, a Berlini „Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen” tagja Aschaffenburgban. — Dr. Schott Wilhelm, egyetemi tanár Berlinben. — De Spuches d'l Galati J. herceg, az „Accademia delle scienze” elnöke Palermóban. — Dr. Storek W. a por. k. Akadémia tanára Münsterben. — Staufe-Simiglovicz, cs. k. tanár Czernowitzban. — Szamosi J. egyet. tanár Kolozsvárt. — Dr. Szilasi G. egyet. tanár ugyanott. — Dr. Telechmann A. egyetemi tanár Baselben. — Dr. Teza Emilio egyetemi tanár Pisában. — Thorsteinsson Steingrímur, magántudós Reykjavikban (Ízland). — Dr. Wernecke H. tanár Bornában. — Dr. Weske M. egyet. magántanár Dorpatban. — Dr. Wessely J. E. magántudós Lipszeben. — Wolter E. stud. philol. sláv. Dorpatban. — P. Werthanes Dr. Jakudisján Brassóban. (Konstantinápoly). — S. van Straalen, a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Stempel M. magántudós Berlinben. — Dr. M. Vogler, a „Studienfreund” szerkesztője Lipszeben. — Forestier Auber, magántudós Philadelphiában. — Dr. Gwinner W. M. m. Frankfurtban. —

LE NOUVEAU DICTIONNAIRE DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Sous le règne de Louis XIII, l'Académie fut fondée par un ministre ingénieux qui avait le sentiment des grandes choses, mais qui rapetissait ces choses, parce qu'il en faisait un sentiment d'ambition personnelle. Cette illustre société, fille directe du cardinal Richelieu et protégée de Louis XIV publia en 1694

la première édition de son grand dictionnaire.

Dans l'ingénieuse préface l'Académie déclare, qu'elle n'a jamais prétendu exercer sur la langue un droit de souveraineté et d'empire, et qu'elle ne s'est jamais arrogée un vain pouvoir législatif sur les mots qu'elle recoit tout faits du public qui parle bien et des auteurs qui écrivent bien.

Les noms des collaborateurs, comme Corneille, Racine, Boileau, Bossuet, nous donnent la garantie de la grande valeur de ce chef-d'œuvre des quarante immortels, qui ont mis, c'est vrai, une lenteur extraordinaire à achever les éditions successives. C'est à cause de cette lenteur que les épigrammes égayants n'ont jamais manqué aux académiciens, dont l'un Boisrobert disait dans une de ses épîtres :

Depuis dix ans sur l'F on travaille,

Et le destin m'aurait fort obligé,

S'il m'avait dit: Tu vivras jusqu'à G.

Il est caractéristique — et la savante préface de la septième édition accentue cette singularité, — qu'au milieu des tempêtes de la révolution, la Convention ait ordonné par une loi spéciale (1795) la publication de la cinquième édition.

La nouvelle édition, qui vient de paraître, reproduit les savantes préfaces de toutes les éditions précédentes pour établir, que l'Académie marche toujours dans les mêmes voies et que son travail serait toujours le même quant à l'esprit et au but. Elle a ouvert les portes toutes grandes aux mots de création nouvelle en en introduisant plus de deux mille dans son dictionnaire. Ce sont surtout la philosophie, et la philologie qui en ont fourni beaucoup; des expressions empruntées à la politique, comme *absolutisme*, *décentralisation*, *émeutier*, *fédéralisme*, *socialisme* ont trouvé place dans le dictionnaire. De même ont été adoptées des dénominations d'une forme souvent bizarre et étrangère comme *télégramme*, un *steamer*, un *tunnel*, un *tramway*, expressions qui doivent faire frémir l'ombre des Français du XVIII^e siècle. D'autres mots n'ont pas trouvé grâce devant l'Académie, comme *»actualité«*, *»un vapeur«*, *»un tableau réussi«* etc. ce qui

se comprend facilement pour les deux dernières expressions.

Quant à l'orthographe l'Académie ne fait pas de grandes concessions à la théorie de la purification; mais on ne peut pas approuver d'un autre côté, qu'elle supprime dans quelques mots des lettres qui selon nous doivent être écrites, comme le deuxième *h* dans *phthisie* (*φθίσις*) *rhythme*, (*ῥυθμός*). L'anomalie, d'écrire contrairement à l'étymologie »consonnance« et ses dérivés avec deux *n*, tandis qu' »assonance« ne prend qu'un *n*, n'est plus admise, l'Académie supprime cette lettre inutile et revient à l'étymologie qui se trouve parfaitement d'accord avec la prononciation. Tout excellent que soit ce dictionnaire, il faut regretter, que l'Académie fasse si peu de cas des étymologies, qu'elle ne se soucie pas beaucoup des acceptations des expressions, qu'elle ne cite que peu de phrases des grands modèles de la langue et s'occupe si peu de la prononciation, que Bescherelle et Littré indiquent si scrupuleusement dans leurs grands dictionnaires.

Aschaffenburg.

F. J. Schmitz.

KRITISCHE BEMERKUNGEN ZUR DEUTSCHEN ÜBERSETZUNGSKUNST NEBST ZWÖLF HOBAZISCHEN ODEN IN DEUTSCHER NACHDICHUNG.

(4. Fortsetzung.)

Aber auch da nun, wo die Form kein stichisches Einerlei, sondern eine Gruppe darstellt, d. h. strophisch gegliedert ist, wird uns die Forderung ihrer eventuellen Erweiterung nicht erlassen werden können. Die Sache mag hier allerdings ungleich bedenklicher aussehen denn es entsteht jetzt dadurch eine Verschiebung ganz verschiedener Versreihen und damit sollte man denken, eine unerlaubte Beeinflussung des Inhaltlichen

durch die Form, eine Verschiebung gleichsam auch in dieser Beziehung. Aber mit nichten! Kommt es doch nur darauf an, dass je das ganze Gefüge eines Gedankens innerhalb des betreffenden Strophenversmasses ausgeprägt werde und nicht darauf, ob z. B. der zweite Vers einer alkäischen Strophe der lateinischen Ode im Deutschen zum dritten wurde, der dritte dort zum vierten hier u.s.w. Will man die Strophe immer ängstlich einhalten, so türmen sich dadurch allein schon unermessliche Schwierigkeiten für die Übersetzung einer grösseren Anzahl Oden auf, und es ist der »Worttreue« in diesem Sinne ebenfalls ganz wesentlich mit zuzuschreiben, dass die meisten Übersetzungen aus dem Gebiete der klassischen Kunstlyrik keinen Anspruch auf Kunstwert haben.

Und nunmehr will ich, auf mehrere meine Übersetzungen betreffende Einzelheiten übergehend, die aber zugleich doch die dargelegten Hauptprinzipien erläutern helfen, zunächst den Nutzen, ja die Notwendigkeit der Erweiterung der Originalform für eine poetische Gestaltung der Übersetzung an zwei Beispielen nachweisen. In dem anakreontisch leichten Liedchen I. 38, habe ich den 3. u. 4. Vers der ersten Strophe

*Mitte seclari quo locorum rosa
Sera moretur*

zu einer vollen sapphischen Strophe erweitert. Vorab will ich an die Missbilliger dieses Vorgangs nur die Frage stellen, welchen Vernunftgrund sie etwa hiergegen geltend zu machen vermöchten? Folgt aus irgend einem inneren Grunde, dass das zweistrophige Gedicht im Deutschen nicht zu einem dreistrophigen werden dürfe, wenn die Übersetzung dadurch nicht nur nicht schwerfälliger, sondern gerade leichter, wenn der charak-

teristische Ton des Gedichtchens dadurch richtiger hervorgekehrt wird? Dürfte man mir aber eine solche Antwort, einen solchen Grund anzugeben wol schuldig bleiben, so will ich meinerseits den Lesern sogar anvertrauen, dass mich das einzige Wörtchen 'sera' zu dieser Erweiterung bestimmte, worin für unser Gefühl eine Herbstwehmut liegt, welche durch die Versendpause nach dem Worte 'rosa' in Verbindung mit dem kurzen Fall des gedehnt ausklingenden Adonius recht sehr auch zum rhythmischen Ausdrucke gebracht wird. Die römische Kürze ist uns hier wieder einmal ganz unerreichbar und ich konnte die genannte Stimmung mit nicht wenigeren Worten erzeugen helfen als:

*Wo des Spätherbats Tage noch schauend, eine
Rose dort weilt oder dahier vereinsamt . . .*

In II. 13 habe ich die schlichten Worte 'exactos reges' mit nicht geringerem Aufwande übersetzt als: „(Bericht von) dröhnenden Königsthronhinsturzes landdurchschütterndem Wetterstreich.“ Ich bin überzeugt, dass das wohl ohne Ausnahme für ein bombastisches Agglomerat gehalten werden wird und ich kann dem nur entgegenstellen Folgendes: Nur durch diese oder eine ähnliche breitere, möglichst nachdrucksvolle Darstellung können die grossen bedeutungsvollen Ereignisse im Völkerleben, um die es sich hier handelt, mit entsprechender Wucht in die Vorstellung, in die Seele der Leser geworfen werden. Man erwäge doch nur: was ein Alkaios singt, und was selbst die seligen und verdammten Geister der abgeschiedenen erquickt, so letzt, dass sie in atemloser Stille lauschen, was selbst den Gesang einer Sappho in Schatten stellt, — wie muss das ausgestattet gewesen sein, wie muss das gepackt haben! Wäre es also nicht die

nackteste Prosa gewesen, wenn ich ganz simpel »vertriebene Könige« oder »verstossene Herrscher« (wie *Voss*) nur so obenhin übersetzt hätte? Das 'exactos' muss eben den Römern ungleich mehr besagt haben, als uns das nüchterne „vertrieben“, es kann nicht ein so abgegriffenes Wort gewesen sein wie dieses. Man vergesse nur nie, dass in der herrlichen Compactheit dieser eigentlichsten Imperatorensprache an sich schon, im rein sinnlichen Wortkörper, eine Art von Poesie mitenthaltend ist, welche unserer härteren, an sinnlicher Schönheit ärmeren Sprache nicht gegeben ist, d. h. nicht so mir nichts dir nichts gegeben ist — wir müssen dann eben die Sprachführung steigern.*) Von einer „Amplification“, die mit Verballhornung so ziemlich gleichbedeutend wäre, kann also hier nicht die Rede sein, ebensowenig von falscher Modernisirung.**)

*) Noch deutlicher u. belehrender ist wol das Beispiel der französischen Sprache. In ihr ist der organische Lautkörper ganz zerstört u. verdorrt, dadurch ist sie zunächst für die Poesie völlig unbrauchbar; aber gerade dieser Mangel hat die geistreiche Nation dazu geführt, ja genötigt, auf dem Wege kunstreicher Umschreibungen, feinsinniger Windungen u. Wendungen u. s. w. das Naturlose ihrer Sprache zu ersetzen, und so ist diese auch für poetische Gestaltungen wieder tauglich geworden, freilich nur in ihrer Art. Manchmal allerdings überwindet sie in zartester Weise das Calculierte ihres Wesens.

**) Eine solche, die ganz unbedingt zu verwerfen ist, liegt aber z. B. in dem von *Droysen* öfter angewandten „Heil dir im Siegeskranz“ (in seinem *Aristophanes*), weil dadurch ein ganz moderner „Nebenbegriff“ störend in das Original hineingetragen wird. Ebenso verwerflich ist jenes beliebte Modernisiren *Droysens*, wo er, zwar witzig und geistreich, aber das wahre Ziel eines Übersetzungskunstwerks doch nur parodierend, antiken Stellen moderne geflügelte Worte unserer Poesie unterschiebt, möchten dieselben auch noch so treffend sein. (So „übersetzt“ er einmal z. B. „Sprich mir von allen Schrecken

was, allerdings nicht direct Hierhergehöriges, fällt mir gerade bei diesem Beispiele (vielleicht durch eine Ideenassociation des stofflichen Inhalts angeregt) ein: wie es nämlich auch anderen modernen Sprachen manchmal unmöglich ist, einen deutschen Gedanken gerade so wiederzugeben, wie er im Deutschen lautet, ohne sich doch irgendwie einer Verletzung der Sinn-treue im höheren Sinne des Wortes schuldig machen zu müssen. Der *Chevalier de Chatelain* hat einen starken Band vortrefflicher französischer Übersetzungen deutscher Gedichte herausgegeben unter dem Titel »Fleur des Bords du Rhin« (Londres, 1865). Darin findet sich auch (S. 212 fg.) eine Übersetzung des „Pilgrims v. St. Just“ von *Platen*, die recht genau an das Original sich anschliesst. Nur im Schlussverse:

„Nun bin ich vor dem Tod den Todten gleich
Und fall' in Trümmer wie das alte Reich!“

weicht der Franzose plötzlich ab. Denn nachdem es noch eben sehr treu übersetzt geheissen hat:

Maintenant me voilà mort — même avant la mort,
lautet der Schlussvers so:

De mon royaume ainsi partagerai le sort !

Sieht man das nur so oberflächlich an, so könnte man darin eine willkürliche Abweichung vom Sinne des Originals zu erblicken geneigt sein. Gleichwohl ist das, bei ganz entschiedener Abweichung von der Wort-treue, doch nicht der Fall. Prüft man den Gedanken genau, so findet man, dass *Chatelain* den *Platenschen* Gedanken gut wiedergegeben hat. Der Franzose kann eben das „ich fall' in Trümmer“ nicht wörtlich (etwa mit tom-

des Gewissens,“ wo der Sinn etwa ist: „Hör mir doch damit auf!“)

ber en ruines oder se délabrer!) übersetzen.)*

Übrigens habe ich, wie man sehen muss, von der besprochenen Erweiterung nicht sehr oft Gebrauch gemacht. Was man, die wahre Erfassung des Sinnes des poetischen Originals vorausgesetzt, auch bei strengstem Einhalten der Formgrenze immerhin noch leisten könne, hoffe ich beispielsweise an I. 4., 9., IV. 7. gezeigt zu haben.

Ich habe aber den Horaz nicht bloss „erweitert“, ich habe ihn umgekehrt auch verkürzt, dadurch nämlich, dass ich hier und da einmal einen oder zwei Verse, wol auch gar die Schlusstrophe — einfach wegliess. Allerdings ein sehr freies Verfahren! Aus welchem Grunde? Weil ich wirklich nachdichten wollte. Nun haben aber verschiedene Völker verschiedene Kunsttechniken. Wir lieben es nicht, ein Gedicht mit einem Besonderen, Concreten zu schliessen, wie z. B. Horaz die Oden I. 9., II. 13., IV. 7., wol immer das Allgemeine, eigentlich schon den Abschluss Begründende in der vorletzten Strophe enthalten ist. Es schien mir daher für die Gewinnung eines künstlerisch befriedigenden Eindrucks im Deutschen vorteilhafter, über diese für uns ganz überflüssigen Schlüsse

hinwegzugehen. In der Tat, was soll uns nach dem Höhenpunkte der Verherrlichung der Dichtkunst und ihrer Wirkungen in II. 13., nach der Schilderung nämlich, wie selbst die Schlangen auf den Häuptern der Furien das süsse Labsal des Sanges fühlen, wie Prometheus u. Tantalus ihrer berühmten sprichwörtlich gewordenen Verdammungsstrafen und Pein vergessen — was frage ich, soll uns hiernach noch Erwähnung Orions, ein Zusatz wie dieser dass auch er das Jagen der Löwen u. und des Luchses, wie von einem Zauber gebannt, verabsäume? Erscheint uns das nicht eher als eine Abschwächung und berührt es uns daher nicht vielmehr eher störend? Und ebenso: Was soll uns in IV. 7. nach der sechsten Strophe noch die siebente? Was noch nach der Betrachtung: „Wenn du einmal gestorben, dann ist es mit aller irdischen Herrlichkeit unwiederruflich vorbei,“ die mythologisch für uns ganz abgestorbene kalte Phrase: „Auch Diana erlöst ja den keuschen Hippolytus niemals aus der Nacht des Acheron, auch Theseus sprengt nie die Todesbände seines Freundes Pirothous?“ Kurz und gut, ich habe die Darstellung überall möglichst im Allgemeinen gehalten, weil die eigentlich poetische Wirkung für uns nur auf diesem Wege zu erzielen ist. Ebenso verhält es sich mit historischen Beziehungen und Namen. Der Römer lebte und webte darin, dieser oder jener Name war ihm kein blosser Name wie uns. Selbst so und so vielen Gebildeten bei uns sind die historischen Voraussetzungen, die selbst in den von mir gewählten Oden hier und da dazwischen spielen, entweder unbekannt oder doch nur als trockene antiquarische Notiz bekannt, durch die volle, lebendige Kennt-

*) Ich bemerke nochmals, dass Chatelain sonst überall, wo es immer angeht, merkwürdig glücklich genau übersetzt. Wie angenehm z. B. ist man überrascht, wenn man nur die lächerlich abgeschmackte Übersetzung des ersten Verses von „Erlkönig“ gekannt hat: „voyez-vous ce chevalier hâtant son pas?“ bei Chatelain zu lesen: „Qui chevauche si vite à travers nuit et vent?“ [Interessant und lehrreich ist es hiemit *Appendice et Notes* von F. Amiel zu vergleichen (unserem g. Mitarb.) in seinen „*Les Étrangères, Poésies traduites de diverses littératures*“ (Genève et Paris 1877.) Amiel ist mit einer grossartigen Reform der französischen Übersetzungskunst aufgetreten.]

niss dieser Voraussetzungen aber erst wird dem Einzelnen die Wärme und Fülle des Lebens zu Teil.“*) Wozu hätte ich also den „Teridates“ namhaft machen sollen, wozu „Pimpleis“ sagen, wo „Muse“ genügt u.s.w. u.s.w. Es ist ganz gewiss wahr, dass so und so viele Übersetzer durch nicht genügende Beachtung dieses Umstandes der allenfallsigen poetischeren Wirkung ihrer Versionen geschadet haben. Allerlei Namen, die uns mehr oder minder todte Schälle sind ohne inneres Bild, das uns bei ihnen aufstiege, ohne irgend ein Interesse der Partei gleichsam, müssen erkältend prosaisch wirken. So habe ich aus dem erwähnten Grunde mit einer feinen Nuancierung sogar bloss „Asien“ statt „Persien“ gesetzt: „Orient“ hätte ich eigentlich am charakteristischsten sagen müssen.

Zu I. 9.

Diese Ode, eine von den berühmten, in denen sich Horazens Lebensweisheit ausspricht, ist vielfach übersetzt, nachgedichtet, benützt worden. Auch ich habe sie in modernem Reimgewande nachgedichtet:

Sorakte ragt tief eingeschnitten
Die Winterbürde macht den Wald
Aufseuzen schweren Druckes bald,
Eispanser fesseln weit und breit
Der Ströme Lauf zu dieser Zeit.

Schmilz hin der Kälte starren Reif
Den Feuerhauch der Herdesglut,
Und lass Sabinerweinesflut
Vom Zapfen reicher rinnen, greif
Herab das Fass mit goldnem Blut.

Sonst Alles gib den Göttern preis,
Die Sturmesrasen auf dem Meer
Umwandeln flugs in Stille hehr,
Dass selber kein Cypressenreis
Noch Ulmenblatt erbebt so leis.

*) Vgl. Jahrbücher für class. Philol. 1867, Heft 6, S. 385.

Was dir der Schoss des Morgens bringt,
Dem sinne keinen Augenblick;
Schlurf' ein des Lebens Festmusik,
Die zaubrisch dir das Heute singt,
Von Lieb' und Reigentanz beschwingt:

So lang die Locke nicht ergraut,
Der Jugend Mark dir voll erblüht!
Jetzt sei die heisse Kraft versprüht
Auf Kampf- und Rennbahn — doch vertraut
Sei Nachts mit Minneflüsterlaut.

Ich lasse hier zur Unterhaltung sowohl als zur Belehrung verschiedene dieser Übersetzungen u. s. w. folgen.

(Forts. folgt.)

Leipzig.

Ig. Em. Wessely.

SYMMIKTA.

EIN TRAUM.

(Aus dem Altenglischen in „Piers Plouman's Visionen und Glaubensbekenntnisse,“ um 1362.)
(In Stabreimen.)

Ein wunderbarer Traum wurde mir. Ich wusste nicht,

Wo ich war; doch war es in einer Wildniss.
Ich sah gen Osten, wo die Sonne sichtbar.
Auf einem Berg erblickt' ich bald einen stolzen Bau,
Einen Turm, darunter ein tiefes Tal u. darin
Ein Bollwerk mit schwarzen Schanzgräben,
schrecklich zu schauen;

Auch ein freies Feld, von Menschen erfüllt.
Gemeine gab es da, auch Gutgestellte u. Andere;
Jeder von ihnen war in seiner Art geschäftig.
Gar Manche mussten sich mit Feldbau mühen
Und mit Pflügen und Pflanzen schwer sich plagen;
Doch was ihr Schweiss erzielte, verschlangen
Verschwender.

Eine Reiterin ist die Religion, eine Strassenrennerin,
Eine Leiterin von Liebesfesten, eine Landerwerberin.

Sie zieht von Schloss zu Schloss auf gezäumten Zeltern,
Hundemeuten hinter sich her, wie ein hoher Herr.
Und kommt der Knappe mit dem Wein und kniet nicht nieder,
So fährt sie ihn finster an; er fühlt ihren Zorn*)

Da entsandete
Ihre Vorboten die Natur: Fieber u. Flüsse,
Husten und Herzübel und allerlei Entzündungen,
Wahnsinn, Scharlach und Schmerz in den Zähnen,

*) War's im Mittelalter das religiöse Dogma, das den Blutschweiss verschlang, so ist es jetzt das nationale. Red.

Beulen, Geschwüre, Gliederreissen und Grind,
Krämpfe, Krätz des Kopfes und andre Krankheiten.
Da erhoben sich heulende Hilferufe:
„Der Tod ist da; uns drohet Verderben!“
Der furchtbare Tod vernichtet Viele:
Päpste und Kaiser, Könige und Ritter;
Mit lautem Geschrei starben die Lebenslustigen;
Manch' schöne Rittersfrau und Schlossdame
Schwand schmähhlich dahin unter schrecklichen
Schmerzen.

London.

Leopold Katscher.

CONFORTO. 57

(Da T. Körner.)

Non ti spezzar, cuor mio,
Se il nemico t'insulta e tesse inganni:
Dio porrà fine ai nostri lunghi affanni;
Campion di libertade invitto è Dio.

Lascia che tutta quanta
La tirannia minacci; non arriva
La minaccia lassuso: e alfin s'avviva
La libertade in una fiamma santa.

Da lungo duol ferita,
Altre sembianze impresse in lei la morte,
Poi che di cuori infinita coorte
L'ha col suo sangue nobile nodrita.

Già cadono i tiranni,
Ecco, le tue catene ella ha spezzate:
Ecco, già pianta audace le infuocate
Palme sul muschio de' prodi alemanni.

Resisti orsù, cuor mio,
Se il nemico t'insulta e tesse inganni:
Dio porrà fine ai nostri lunghi affanni:
Campion di libertade invitto è Dio.

Verona.

G. Biadego.

DEN FÖRSMÅDDA.

(„Allchanda för Folket“ Örebro. 1878. No. 9.)

Ax vid ax på åkern vagga,
korn vid korn i axen gömmas;
så hvar flyktigt ord, du fælde,
vågar i mitt trogna hjerta.
Grymme otacksamme gosse,
odlarn går att berga tegen,
men du sår blot t, du och skörden
lemnar du åt himlens fåglar,
lemnar du åt snö och vindar.

J. L. Runeberg.

Die Verschmühte.

Aehren dicht an Aehren sprossen,
Korn an Korn keimt in den Aehren;
So auch wächst in meinem Busen
Jenes flüchtige Wort, das Deine!
Grausam undankbarer Knabe,
Hast bebaut den Acker gestern,
Blut hast du gesät — die Erndte
Stellst du heim des Himmels Vögeln,
Stellst dem Schnee sie heim und Winter.

Kolozsvár.

H. v. M.

A FREXA LA JOROBADA.*)

Cuando te miran pasar,
algunas sueltan la risa.
¡Si ellas se vieran por dentro,
Frexa, cómo llorarian!

Dentro de cuerpos deformes
hay corazones de oro;
detrás de rostros de cielo
laten almas de demonios.

La mas hermosa materia
se pudre en la sepultura;
los espíritus que sufren,
ni cambian . . . ni mueren nunca.

Desprecia, pobre judía,
la risa de esas mujeres;
que el que insulta a un desgraciado
harta desventura tiene.

Malaga.

Antonio Luis Carrion.

AN FREXA DIE HINKENDE.

Im Vorübergehn erblickten,
Spöttisch lachend, jene Deiner —
Aber wenn sie selbst sich sähen,
Sich, von innen, weinten sie.

Hinter ungestaltetem Körper
Wohnen Herzen lauten Goldes;
Hinter himmlisch schönen Lärchen
Wohnen Satanseseelen oft.

Doch die schönste der Materien
Muss zerbröckeln einst im Grabe;

*) Aus „Recuerdos y Aspiraciones“ (Madrid 1878.)
„Frexa es una pobre de Tänger, coja y jorobada; pero
cuya alma excelente contrasta con la deformidad de su
cuerpo. — Tiene paciencia por los españoles, y apenas ar-
riba un emigrado á las playas africanas se le presenta la
infeliz hebrea, dispuesta á servirlo de guia y de intér-
prete, dando pruebas de gran desinterés en médio de la
miseria en que vive. — Una tarde que ciertas señoras poco
compasivas se burlaban de Frexa, le escribí estos renglo-
nes en una de mis targetas, que la pobre jorobada guardó
como precioso obsequio.“ (Ann. des Sr. Carrio.) Frexa
weilt also noch unter den Lebenden u. wir senden ihr un-
sern Gruss an das afrikanische Gestade. K. d.

Nur die Seelen, welche leiden,
Welken nicht u. sterben nie.
O verzeih doch, arme Jüdin,
Jener Weiber höhnische Mienen;
Ist doch wer des Unglücks schottet
Selbst der Aermste aller Armen.

Kolozsvár.

H. v. M.

MAGYARISCHE VOLKSLIEDER *)

XXX.

(Erdélyi. A nép költészete, 139.)

Berki, Berki, armer Berki,
Warum starb der arme Berki?
Weil man ihm nicht Wein gegeben,
Darum starb der arme Berki.
Hätte man ihm Wein gegeben,
Lebte noch der arme Berki
Doch man hat ihm nicht gegeben
Und da starb der arme Berki.
Spreche Niemand mir vom todtten,
Guten Freund, dem armen Berki:
Forsche Niemand nach der Krankheit
Die entrafft den armen Berki:
Darum starb der arme Berki
Weil man ihm nicht Wein gegeben;
Hätte man ihm Wein gegeben,
Lebte noch der arme Berki.

ΦPONTIΣTHPION.

(Vgl. II. 315. 422.)

Warum ist die sogenannte patriotische
(Nationalität- u. Kriegs-) Lyrik berechtigt
u. bis zu welchen Grenzen?

Iy.

Um die Spalten des Blattes nicht über Gebühr in Anspruch zu nehmen, fasse ich mich so kurz wie möglich und gebe wenig mehr, als das Resultat meines Nachdenkens. — Bei ein ästhetischen Würdigung der patriotischen Lyrik handelt es sich vor Allem um den Streitpunkt: Ist wahre Poesie die Dolmetscherin aller Gefühle u. Leidenschaften, oder ist ihr Reich nach dieser Seite hin begrenzt? — Verehrter Herr u. Freund, Sie haben ohne Zweifel das Richtige getroffen, wenn Sie im Ausdruck des Patriotismus einen Nachklang tierischer Leidenschaft finden, — aber Sie irren nach meiner Ansicht, wenn Sie diesen Nachklang in der Poesie auch nur bedingte Geltung vergönnen. Gerade in der Dichtkunst nicht! Diese hat es allein mit dem unbedingt Humanen und Ethischen [Ethisch nicht gleichbedeutend mit (bürgerlich) moralisch] zu tun und der subjektive

Schrei des Hasses, mag dieser Hass sein Motiv in privater oder nationaler Erregung haben, ist poetisch unberechtigt. Die Poesie hat nicht die Natur nachzuahmen, sondern zu korrigieren, zu verklären und zu vervollkommen das, was die Natur unvollkommen liess. Aus dem gesunden Grunde der Realität soll die Poesie das Ideal wie eine Blume hervor- u. emportreiben, und nur die Leidenschaften pflegen, welche die Menschheit ihren Zielen näher bringen. Die patriotische Lyrik war berechtigt in einer Zeit, wo die Humanitäts-idee den Denkern u. Dichtern noch nicht ausgegangen war, u. wo Religion und Vaterland gleichbedeutend mit Menschheit war. Den alten Dichtern sind geradezu die Feinde der Nation auch Feinde des Lichts und Kinder der Nacht. Im Wesen sind also ihre Gefühle mit unsren Humanitätsempfindungen gleich. Aber darin besteht ja eben die Entwicklung des Geistes überhaupt, dass wir die im innersten Kerne ewiggleichen Triebkräfte zu immer vollendetem Ausdruck bringen, also das was einst als Patriotismus oder Religionsbegeisterung sich geltend machte, heute zu der Idee des Kosmopolitischen Humanismus ausgebildet haben. Wer also heute noch Herz und Geist von patriotischer Leidenschaft undümmern lässt, der beweist, dass er nicht auf der Höhe seiner Zeit steht u. wahre Poesie soll nicht nur das, sondern soll gleich der Philosophie ihrer Zeit sogar voraneilen. Also Nachklänge tierischer Leidenschaft in der Dichtkunst am allerwenigsten! — Damit ist natürlich nicht gesagt, der Dichter dürfe keiner Nation mit dem Herzen angehören, nein, gewiss nicht, aber er soll ihr nur angehören, wie der Baum dem Boden, in dem er wurzelt. Die nährenden Wurzeln*) stecken im Boden aber mit dem Wipfel schaut er über die Lande. —

Berlin.

Heinrich Hart.

*) Die „nährenden Wurzeln“ das ist's ja eben, was die bedingte Geltung der patriot. Lyrik erzieht; sobald jene nämlich nur streitig gemacht werden. Voltaire: dans toutes les guerres il ne s'agit que de voler. Kriege aber wird es stets geben, so lange es Halb-Baustiere wie Menschen giebt. So viel als Entgegnung. — Mit unserem III. Quinquennest beschliessen wir Thema I. Unsere g. Mitarbeiter bitten wir um fr. Vorschläge zu einem Thema II. Red.

Ö. I. L. XXVIII. SZ. TARTALMA.

Schmitz F. Le nouveau Dictionnaire de l'Académie Française. 553 l. — Wessely I. E. Kritische Bemerkungen zur deutschen Übersetzungskunst nebst 12 Horazischen Oden. 556 l. — Symmika. (Katscher L. Ein Traum. Aus Piers Ploughman's Visionen u. Glaubensbekenntnis ca 1362. In Stabreimen. — Bladego G. Conforto da T. Körner. — M. Den Förnsnada v. Raneberg. Originaltext mit Übers. — M. Frexa la Jorobada v. Luis Carrion. — Magyar. Volkslieder XXX. —) H. Hart. ΦPONTIΣTHPION I. 7. 567 l. —

*) Grösstenteils bisher noch in keine Sprache übersetzt.